

Automne 1920 : Jouve, Zweig et le mythe de Rolland

Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent

Cent ans plus tard, dans une chaumière de Pui-saye, quelque peu rollandienne, se produisit un événement qui n'eut d'abord l'air de rien du tout. Les deux croquants, maîtres des lieux, Colette et Colin, tombèrent en arrêt devant un petit livre élégant, tout simple, présentant sur sa couverture blanche, dans un médaillon à l'ancienne, le portrait d'un jeune khâgneux du Lycée Louis-le-Grand. On aura reconnu, sans peine aucune, le catalogue de feu Guy Thuillier pour l'exposition du printemps 2005 à Nevers : « Romain Rolland, de *Jean-Christophe* à *Colas Breugnot* ». Nos deux croquants y prirent goût (quelques temps après l'assemblée de Brèves en janvier 2020), trouvant que ce catalogue sortait décidément de l'ordinaire et qu'il pouvait (*cum grano salis*) se parcourir comme un bréviaire rollandien : lecture facile, sautillante, garantissant un gai savoir. De plus, les illustrations, originales et savantes, relèvent d'une composition d'ensemble très soignée, en particulier pour le « lay-out » des doubles-pages (élément essentiel du moindre codex – cette merveilleuse machine à lire, comme disait déjà Paul Valéry). De surcroît, ce petit livre se révéla beaucoup plus riche qu'il ne semblait d'abord, parce qu'il dépassait son titre par tous les bouts : il s'agit de la vie et de l'œuvre, sans doute, mais aussi de « la fortune critique ».

L'admiration de Colin se renforça d'un grand étonnement quand il constata la très apparente maigreur de l'année 1920 (p.114). Il en fit part à Colette. Et ils unirent leurs efforts pour s'expliquer cette anomalie criante. Voici les faits : le catalogue de Guy Thuillier mentionne seulement le livre de Pierre Jean Jouve, *Romain Rolland vivant, 1914-1919*. Avec, pour commentaire : « Par un ami de Rolland, avec une longue bibliographie (p. 319-333) ». C'est un peu sec, compte tenu de l'importance de Jouve, le poète. C'est méconnaître que la bibliographie fut établie par Madeleine Rolland. En outre, nulle mention n'est faite de *Clerambault*, paru la même année, chez le même éditeur, Ollendorff. Pour 1921, trois autres ouvrages sont cités : *Romain Rolland*.

Pages choisies avec une introduction et des notices par Marcel Martinet. Puis : « Jean Bonnerot, *Romain Rolland, sa vie, son œuvre* » Enfin : « Stefan Zweig, *Romain Rolland. Der Mann und das Werk* [L'homme et l'œuvre] ». Les quatre ouvrages figurent dans cet ordre. Or, Colin et Colette se piquaient d'être devenus de bons spécialistes de Stefan Zweig. Ils ne surent pas comment contrôler leur indignation. Et l'on peut aisément comprendre pourquoi, il suffit de consulter l'irremplaçable édition de la *Correspondance Romain Rolland - Stefan Zweig* éditée par Jean-Yves Brancy¹. La lettre du 2 novembre 1920 est claironnante : « Mon cher et grand ami, rentré à Salzbourg, je trouve le livre du cher Jouve. Laissant tout travail de côté, je l'ai lu immédiatement et avec beaucoup de joie. Jouve par sa ferveur, sa fidélité intrépide, a donné une œuvre tout à fait unique. » Et nettement plus loin, dans la même lettre : « Mon livre paraîtra à côté de celui de Jouve peut-être froid. » Enfin : « Mon livre paraîtra vers le 15 novembre. Vous l'aurez fin novembre. » Aucune mention de la version anglaise en cours de fabrication. Et Rolland de le remercier, le 13 décembre 1920 : « Je reçois à l'instant les deux exemplaires annoncés de votre livre. » Il était donc facile, après quelques vérifications très simples, de rétablir l'ordre vrai des différentes parutions : pour Jouve, achevé d'imprimé le 15 septembre 1920 ; Bonnerot finit son texte en le datant de novembre 1921 ; l'achevé d'imprimé pour Martinet indique juillet 1921. L'ordre d'arrivée est donc : Jouve bon premier, Zweig ensuite, plus loin Martinet, suivi de Bonnerot. Cela dit, le catalogue Thuillier permet de repérer que, dès 1909 les « Cahiers Nivernais et du Centre » publiaient un petit volume de Jean Bonnerot, « cornaqué » par Rolland (catalogue n°174 *sqq*) ; qu'en 1912, Alphonse Ségé baptise d'un très beau titre² (*L'Humble vie héroïque*) une petite anthologie thématique de pensées rollandiennes (catalogue n°189) et qu'en 1913, Paul Seippel a publié aussi son *Romain Rolland, l'homme et l'œuvre*, déjà chez Ollendorff. Mais on y reviendra...

1. En trois volumes parus chez Albin Michel, Paris ; en 2014 : *Correspondance 1910-1919*, en 2015 : *Correspondance 1920-1927*, en 2016 : *Correspondance 1928-1940* ; traduction des lettres écrites en allemand par Siegrun Barat.

2. Titre « proposé » par Rolland lui-même, qui l'explique à Zweig dans sa lettre du 19 juin 1920, cf. *Correspondance* vol. 2, p. 99.

En attendant, une singulière concomitance apparaît soudain à l'automne 1920, prolongée au cours de l'année 1921. Et ce n'est pas un hasard. L'Histoire en est la cause. L'horrible guerre s'est achevée à l'ouest et au sud ; la paix est proclamée, mais sans être assurée ; la révolution bolchevique s'impose dans l'empire des Tsars ; les révolutions d'Allemagne et d'Europe centrale avortent au milieu de violences sanglantes ; le prix Nobel de Rolland, et ses publications incessantes, courageuses, dangereuses, tout concourt à faire éclore autour de sa personne un mythe héroïque. Sans oublier non plus que le congrès de Tours s'ouvre le 25 décembre 1920 et que la mouvance rollandiste va s'en trouver très perturbée. Les quatre ouvrages désignés plus haut, publiés en moins d'un an, en Europe et en Amérique – grâce à Stefan Zweig – procèdent à l'évidence de cette ébullition générale.

Colette et Colin, dans leur chaumière, la ressentaient vivement, et ils en étaient tout émoustillés, car il leur semblait que cette concomitance, ce fait historique, avait échappé à l'éminent Guy Thuillier, mais aussi aux maîtres distingués du « Stefan-Zweig-Zentrum » de Salzbourg : ni Klemens Renolder, ni Arturo Larcari ne mentionnent³ que le livre de Zweig appartient à une polyphonie animée et finement dirigée, avec une grande sensibilité, par Romain Rolland soi-même, le chef d'orchestre. Il devient donc indispensable de préciser maintenant la genèse des deux premiers ouvrages⁴ – car c'est possible, même si elles sont très différentes. Cela tient aux caractères vigoureux de trois écrivains de premier rang : Romain Rolland, Stefan Zweig et Pierre Jean Jouve. Rien de moins. Un vrai triumvirat !

* * *

La priorité revient à Pierre Jean Jouve. Pour assurer le minimum indispensable, il faut rappeler les principaux repères chronologiques ; indiquer par quelques traits la personnalité de Jouve telle que Rolland l'a notée dans son *Journal des années de guerre* ; évoquer un tant soit peu l'intense activité de ces deux écrivains dans la Suisse devenue le cœur d'une Europe plongée dans une guerre suicidaire. L'ouvrage de base demeure le livre de Daniel Leuwers : *Jouve avant Jouve, ou la naissance d'un poète*, publié en 1984 (Klincksieck). Mais avec quelques réserves préalables : Leuwers commente le livre de Jouve dans la perspective de la rupture avec Rolland, provoquée par Jouve en février 1927, et il est à l'affût des moindres « lézardes » dans leur amitié ; il pose aussi comme un axiome que la rupture a une valeur intrinsèque dans le processus jouvien de création poétique ; enfin il admet d'emblée que Jouve est un poète et Rolland un penseur. Tout cela mériterait réflexion... La conséquence la plus regrettable est d'inférioriser Romain

Rolland pour l'art d'écrire, en suivant un stéréotype trop répandu. Quant à Stefan Zweig, Leuwers ne le met pas spécialement en valeur dans cette période de référence : 1917-1927. Or, Jouve et Zweig étaient alors devenus de grands amis, dévoués l'un à l'autre, par affinités électives !

Le caractère de Jouve, vu par Romain Rolland, ressort clairement de quelques notations dans son *Journal des années de guerre*. 2 novembre 1915 : « Jouve, que je ne connaissais pas encore, est d'aspect maladif, maigre, déplumé ; mais il est jeune et vif de façons, et de caractère gai au fond, malgré lui. Il m'est sympathique. J'aime son naturel, l'élan de ses sentiments et son humanité. » Cinq mois plus tard, en mars 1916 : « Jouve a des traits de ressemblance morale avec Chateaubriant : mêmes flambées violentes qui s'épuisent par leurs excès. (...) Très nerveux, hypersensible, irritable, affectueux, débordant... » Enfin, quelques mois avant le séjour à Sierre : « Plaisir que j'ai à causer avec Jouve. Il y a tant de mois que je suis sevré d'entretiens avec un esprit français, intelligent, cultivé, et artiste ! Un jeune frère de même race, qui vous comprend à demi-mot. » Bref, Romain Rolland a été conquis progressivement par la personnalité de Jouve et il peut envisager avec plaisir de voisiner avec lui pendant plusieurs mois.

Quant à la chronologie, il faut encore préciser un peu. C'est à la fin du mois d'octobre 1915, que Jouve, malade, gagne la Suisse. Il est l'ami de Jean-Richard Bloch. Rolland et le docteur Ferrière ont facilité son arrivée. Jouve a vingt-huit ans. Ce n'est pas un débutant : il est poète et auteur dramatique. Il est orienté, dans son pacifisme exalté, par la grande figure de Tolstoï, et il cherche en Romain Rolland un tuteur.

En 1916, l'admiration de Jouve se transforme en amitié profonde à la faveur d'un long séjour commun à Sierre, dans le Valais, entre septembre 1916 et mars 1917. Les entretiens sont quotidiens, et Jouve a dû les retranscrire dans des cahiers. Mais rien n'en a été conservé, semble-t-il. Leuwers ne mentionne aucune pièce de ce genre dans les archives qu'il a consultées pour son livre. Il est possible que tout ait été brûlé en 1927. En témoigne ce que Rolland écrit à Zweig, le 15 février 1927 : « (...) le fou m'a écrit, il y a quatre jours, une lettre écumante ; (...) que, pour se venger, il a brûlé toutes les lettres qu'il a reçues de moi, depuis dix ans ! » (éd. Brancy, vol. 2, p.637).

En 1917, à peine arrivé en Suisse, Stefan Zweig faisait la connaissance de Jouve. Ils se prenaient d'amitié. Avec Masereel aussi. Dès le 11 décembre, à Zurich, ils donnaient une lecture bilingue en public : Zweig, des extraits de son *Jérémie*, et Jouve, des poèmes tirés de son recueil *Danse des morts*, illustré par Masereel. C'était une idée du Viennois, et ce fut en présence du consul général d'Allemagne !

3. Notamment dans le récent « dictionnaire Zweig », qu'ils ont édité avec Martina Wörgötter : *Stefan-Zweig-Handbuch*, 2019, De Gruyter Verlag.

4. Nous présenterons dans un prochain article les deux autres livres consacrés à Romain Rolland par Marcel Martinet et Jean Bonnerot.

Simple exemple pour suggérer l'activité débordante, dangereuse et paradoxale de nos auteurs. Ils n'arrêtent pas de publier des articles, de prononcer des conférences, de composer des poèmes et des pièces de théâtre ou des récits, dans une société « bigarrée » [in einer bunten Gesellschaft]. Et Zweig note dans son *Journal* : « Oui, j'ai peur de ce filet qui nous enserme, lourd et léger à la fois. Le piège éternel. » (Mercredi, 12 décembre 1917).

En janvier 1919, Humblot, responsable des éditions Ollendorff, à Paris, demande à Jouve de rédiger au plus vite l'étude sur Rolland ; il s'y met fébrilement. En septembre, Rolland peut noter dans son *Journal* (passage non publié) : « Jouve me donne à lire son RR vivant où il a réussi, par l'effet d'une affection quasi religieuse, à pénétrer ma pensée mieux que quiconque. » Une « deuxième écriture » s'effectuera d'après les remarques de Rolland. Le 20 février 1920, Jouve peut lui écrire : « J'ai, en somme, remanié le manuscrit de fond en comble. » La bibliographie – un travail remarquable, que Zweig réutilisera pour son livre – est due surtout à Madeleine Rolland. Mais la correction des épreuves sera dramatique pour les Jouve. Au mois de mars, l'épouse, Andrée, perd son poste de professeur, en Suisse – joyeuses Pâques ! La petite famille part pour l'Italie où la vie est moins chère. À Florence, ce sont les débuts sanglants du fascisme. Leur fils Olivier, né en 1914, tombe gravement malade. Il est hospitalisé. À plusieurs reprises. Et les premières épreuves du livre sont arrivées. C'est dans ce contexte que Jouve peut annoncer, le 24 octobre 1920 : « Voici donc le livre qui m'unit publiquement à vous, mon Ami, au terme de ces temps difficiles. » La dédicace imprimée indique cependant : « À ma femme, ce livre qui fut pensé avec elle ». Cinq mois plus tard, le couple Jouve commençait à se défaire, à la villa Galileo : le poète amorce sa réforme radicale ! Mais c'est une autre histoire, que Daniel Leuwers retrace avec maestria.

Le Romain Rolland vivant de Pierre Jean Jouve se donne d'emblée comme le livre d'un poète qui privilégie l'intuition, pour « cette valeur merveilleuse qu'elle avait naturellement quand l'esprit en était encore à son printemps méditerranéen ». Un peu plus loin : « Il ne faudra donc point demander à mon ouvrage la science critique. (...) Il faudra lui demander la vie (...) la vie complexe (...) la vie du visage (...) » La préface continue sur ce ton exalté et un brin provocateur. Tout naturellement, le premier chapitre s'intitule « Portrait ». Avec un dessin signé Frans Masereel en vis-à-vis du texte, et en accord parfait : « De grands yeux bleus, d'un bleu de mer, graves et purs, avec un regard d'aigle. » Ouverture magistrale, d'un art incontestable. Et le livre va courir en suivant trois grands axes : Romain Rolland vivant ; la pensée contre la guerre ; L'art et la philosophie. Pour finir, un épilogue digne de tous les Jouvés, avec ou

sans réforme : « J'ai voulu partager avec beaucoup ce qui fut pour moi le pain de vie. »

Quelques remarques encore, en saisissant plusieurs fils rouges qui ne sont pas toujours mis en valeur. Par exemple, la musique. En s'adressant « Aux amis de Jean-Christophe », Paul Seippel (en 1913) commençait par là : « La première condition, pour être un digne membre de notre grande famille, est d'aimer, par-dessus tout, la musique. » Jouve dans son livre n'y fait allusion qu'en passant, aucun chapitre n'y est spécialement consacré. Et c'est d'autant plus étonnant qu'il était lui-même musicien, avant et après sa réforme. Dans sa vie, dans son œuvre, Mozart, Alban Berg occupent des places éminentes. Le festival de Salzbourg est le lieu même de sa plus grande mutation ! On sait aussi que dans sa jeunesse, à Arras, il pouvait improviser des heures au piano. On sait un peu moins qu'à Poitiers, en 1912, il fut représentant de commerce et vendait des pianolas. Du reste, il déclare sérieusement qu'il trouvait très créatif cet engin mécanique... (Colin et Colette imaginaient en riant les numéros de clownerie musicale auxquels Jouve, le commercial, avait dû s'adonner quelquefois.) Tant et si bien que la maison-mère voulut le rappeler à Paris et le transformer en professeur de musique ! En tout cas, dans ses entretiens avec Romain Rolland, la musique a dû jouer un rôle certain. Tolstoï et la musique, aussi ! Mais le fait est que rien n'en transpire dans son livre. Un passage pourtant est à signaler (p.20). « Qui n'a point vu Romain Rolland sous le Démon de la musique (...) ne le connaît pas entièrement. » Cette page de Jouve peut s'adjoindre, comme magnétiquement, au bel article de Jean Lacoste, intitulé *Romain Rolland. Un visage démoniaque*⁵ ? Jouve concluait déjà d'une façon analogue – mais tout de même un peu différente : « Il n'oublie pas les siens ; mais un regard leur dit : 'Hein ! où sommes-nous tous deux ? Voici la beauté divine. Sois heureux.' » Rolland pourrait donc être *à la fois* démoniaque et fraternel ! Pourtant, cette ambivalence mystérieuse ne pouvait être conservée dans le mythe en gestation, et Romain Rolland a dû le faire sentir à Pierre Jean Jouve.

Par sa « ferveur », sa « fidélité intrépide » (les mots mêmes de Zweig), l'intuition poétique de Jouve a su repérer un autre fil rouge : celui de la famille. Tout est dit sans appuyer. « En vérité, sa vie en Suisse aura été d'une âpre solitude (...). Mais je suis ici au drame intérieur sur lequel il se tait. (...) Le grand vide qui fut creusé en lui, il y a au moins vingt ans, ne fut jamais comblé. » (p.37) Merveilleuse sensibilité et forte intuition ! Elles permettent à Jouve de voir l'originalité de ces liens familiaux : « Sa mère, son père, sa sœur et lui furent toujours unis par des liens vivants dont la délicatesse ne peut être dite. » (p.38) Et de rappeler immédiatement l'amour de Renan pour sa sœur Henriette.

« La nouvelle journée » – le chapitre XII du livre de

5. Dans « Romain Rolland et la musique « sous la dir. De Bernard Duchâtelet, Études Universitaires de Dijon 2013, », pp.220-230.

Jouve – ouvre la dernière partie en évoquant mai 1919. Cinq pages de méditation lyrique sur la mort de la mère, et sur le thème héroïque inspiré par Montaigne : qu’il faut savoir « sereiner les tempêtes ». C’est la loi même de l’âme de Rolland, vue par Jouve : la loi des deux infinis – de pessimisme et de foi, de douleur et de rire – saisis ensemble. Viennent ensuite les deux chapitres de conclusion : l’art et la philosophie.

Voilà pour suggérer un peu ce qu’est le livre de Jouve : enthousiaste et objectif, d’autant plus précieux que l’auteur a utilisé des documents personnels qu’il brûla par la suite, dans sa fureur poétique. Le lecteur n’arrête pas de s’en souvenir, dans une espèce de « crainte et de tremblement » ...

* * *

Pour préciser la genèse du livre de Zweig, les nombreuses lettres échangées avec Rolland fournissent d’innombrables indices. Colin et Colette se firent un plaisir de les retrouver ! Impossible pourtant de s’arrêter à chacun d’eux. Pour aller à l’essentiel, il suffit de rappeler que Zweig a noté dans son *Journal*, le mardi 27 novembre 1917, au cours de sa première visite à Villeneuve : « (...) je veux un jour écrire sur lui. Un livre. ». Et c’est seulement après avoir assuré son projet qu’il peut annoncer, le 23 mars 1918 : « Mon cher et grand ami, je vous donne la bonne nouvelle : j’ai convenu avec Rütten & Loening d’écrire après la guerre ce livre sur vous et votre œuvre, qui me promet d’être une grande et bienfaisante occupation. » Rolland lui répond dès le 26 mars : « Cher ami, vous me faites bien plaisir en me consacrant un livre. (...) Vous serez le premier à parler de mon œuvre, dans un large esprit scientifique et humain. » Ces derniers mots sonnent comme une recommandation (une feuille de route, dirait-on aujourd’hui !) Vient ensuite un long développement sur Louis Gillet. Mais rien sur le projet de Jouve. Or, Rolland en a certainement entendu parler, au cours des chaleureux entretiens de Sierre... L’autre terminus (*ante quem* !) est une lettre de Zweig, datée du 19 juin 1920, à Joseph Chapiro : « Cher Chap, je peux enfin vous écrire à nouveau, maintenant que je suis débarrassé du gros travail que représentait le livre sur Rolland. C’est devenu un épais volume de 350 à 400 pages, qui paraît simultanément en anglais. Il contient même déjà une évocation de son nouveau roman, qui ne paraîtra qu’à Noël et qui est par ailleurs un livre tout à fait grandiose. »⁶ C’est bien sûr *Clerambault*, (*Histoire d’une conscience libre pendant la guerre*), qui sortira en octobre 1920 à Paris, un mois et demi seulement avant le livre de Zweig, à Francfort : un vrai exploit ! Et comme l’ami Chapiro a la langue bien pendue et qu’il intrigue partout, Zweig sait bien ce qu’il fait. Son livre s’est donc élaboré pendant deux ans. C’est un rythme qui lui deviendra familier.

Mais deux ans bien remplis ! La correspondance en témoigne : pour la préparation (lectures copieuses, réflexions sur Seippel et sur Gillet - mais toujours rien concernant Jouve) ; pour le plan de l’ouvrage ; pour que Rolland lui communique des documents indispensables, etc. Un travail de grand professionnel, avec l’idée qu’il veut et doit faire un livre différent de son *Verhaeren*, l’étude parue en 1910, donc avant la guerre, et simultanément en France et en Allemagne, s’il vous plaît ! Zweig entend rédiger un livre clair et complet (d’où son impatience à recevoir le manuscrit de *Clerambault*, « l’un contre tous »), pour faire valoir Romain Rolland comme le vrai héros de l’Europe – héros paradoxal, dans cette époque chaotique.

Sans entrer davantage dans les détails, on peut affirmer que la collaboration entre Romain, Madeleine (qu’il ne faudrait jamais oublier !) et Stefan a été confiante et très efficace – immédiatement positive par tout ce qu’elle oppose à la calamité ambiante. Ainsi, le 2 janvier 1919, Zweig écrit : « J’userai de toutes vos indications et le livre me fait plus de plaisir à mesure que j’avance. C’est surtout la partie pendant la guerre qui m’excite, et je crois pouvoir montrer un peu ce que vous avez fait pour nous tous. » Enthousiasme partagé par Rolland, qui lui écrit, ce même jeudi 2 janvier : « Je conserverai toujours le désir de réaliser la « Décalogie révolutionnaire ». Et Zweig ne cessera de l’y pousser. Le duo des deux écrivains est parfait. Romain : « Ce qui est sûr, c’est que le Théâtre du peuple s’accomplira. » Stefan : « Comme c’est bon, en marchant, en luttant, de regarder en avant, de vous voir en première ligne, de vous suivre (...), de vaincre d’abord la fatigue morale, la lassitude égoïste ! » – Et ce sont des pacifistes...

Mais tandis que Colin et Colette relisent ces lettres, une chose les frappe parfois : Zweig a dû aussi, face à Rolland, affirmer son autonomie. Ainsi, le 26 septembre 1918, lors d’un séjour près de Rolland, il lui écrit, entre deux visites : « Mon cher et grand ami, peut-être avez-vous senti, quand j’étais avec vous hier, que j’avais quelque chose à vous dire et que je n’osais pas. (...) vous n’aimeriez sans doute pas qu’il [le livre] soit écrit sous votre inspiration directe (...) le plan (...) est maintenant établi (...) tout dépend de la clarté de la ligne intérieure, du rythme. » Toute la lettre est une merveille de fermeté et de délicatesse amicale. Et Zweig a gagné : Romain Rolland a réprimé ses tendances un peu trop directives.

La confiance et l’amitié règnent donc. Mais sans jamais d’allusion au travail de Jouve. Le respect et la discrétion s’imposent, manifestement – la sensibilité des écrivains est toujours vive et redoutable. En avril 1920, tout semble aller de soi ; la lettre de Stefan Zweig en témoigne, le 9 : la première partie est consacrée à son propre livre, quasi terminée. Et soudain il annonce : « Et des nouvelles ! L’édition an-

6. In *Stefan Zweig, Correspondance, 1920-1931*, éd. Knut Beck et Jeffrey B. Berlin, trad. Laure Bernardi, Grasset 2003, rééd. Le Livre de Poche 2005, p. 27.

glaise est sûre. Eden et Cedar Paul m'offrent leur éditeur. Mais je reçois aujourd'hui un câble d'Amérique, de mon éditeur pirate qui me demande 'my terms'. Est-ce que vous préférez l'Amérique ? » Stefan Zweig semble être au comble de la jouissance ! Rolland s'empresse de répondre, le 15 : « Je pense qu'il vaudra mieux que la traduction en langue anglaise paraisse chez l'éditeur américain (...) Allen & Unwin sont plutôt des éditeurs socialistes (...) il sera mieux de les réserver au livre de Jouve (...) » Comme on voit, la synergie du triumvirat est alors optimisée, même si les lettres échangées antérieurement ne disaient pas tout ! Les choses allaient vraiment de soi. Par prudence et dans le respect scrupuleux de l'intimité de chaque écrivain. Quant à l'éditeur « pirate » d'outre-Atlantique, c'est Thomas Seltzer (1875-1943), et Zweig, allié au maître des éditions Insel de Leipzig, Anton Kippenberg, avait su l'amener à résipiscence. Colette et Colin auraient ici une histoire piquante à raconter... une histoire de branche et d'embranchement (car Branch = Zweig)... mais ce sera pour une autre fois, car il faut conclure.

Dans sa première édition en allemand, le livre de Zweig comporte quatre-vingt-trois petits chapitres : des miniatures dignes de son plus grand talent d'écrivain⁷. Ils sont regroupés en six parties respectant la chronologie, mais savamment articulées. Tous les ouvrages de Romain Rolland sont passés en revue, dans un récit entraînant. C'est beaucoup plus qu'une collection de « fiches de lecture » : c'est la transfiguration de la vie et de l'œuvre de Rolland en un destin. Le livre bénéficie aussi de dix illustrations (fournies par Rolland), bien choisies et bien placées, avec des effets saisissants. Six portraits de Rolland. Un de la mère. Aucun du père. Ni de Madeleine. Ni de Thalie... Et l'on pourrait allonger la liste des absents et des absentes. Aucun chapitre non plus n'est consacré à la musique. Mais il s'agit là de choix délibérés, et c'est le résultat de la collaboration précise, franche, fervente des deux grands écrivains, stimulés l'un par l'autre. Leur correspondance le prouve sans cesse, d'une façon très vivante, tout au long de l'année 1920.

Et dans cet ensemble d'une richesse inouïe, la lettre de Zweig du 15 mai reste exceptionnelle (p. 90 et suiv.). Elle est écrite en allemand, et il dit tout de suite pourquoi. Dans une grande émotion, dès quatre heures du matin il a été réceptionner, en gare de Salzbourg, une copie dactylographiée de *Clerambault*, que Romain Rolland vient d'achever à Paris. Zweig l'a lue d'une traite. Il donne ses impressions, très claires. Dans la conscience d'un grand avènement : « (...) vos idées (...) ont pris une forme pure et cristalline en vous (...) tout est construit, pierre par pierre. (...) notre foi en ce qui est grand trouve toujours de nouveau à s'incarner dans un personnage fictif – et à présent, grâce à

vous, – en une personne réelle. » Le mythe, dans le sens complexe que lui a donné George Steiner, nous paraît ici exister et fonctionner à plein pour Stefan Zweig, qui reprend la même idée dans son livre, au chapitre (le 80^{ème}) intitulé « Clerambault ». Rolland disait « roman-méditation », Zweig renchérit : « méditations de vieux moralistes français, dans Paris assiégé, pour atteindre la sérénité au moyen de dialogues platoniciens. »

* * *

En accompagnant ainsi le travail qui exaltait tant ses cadets, Pierre Jean Jouve et Stefan Zweig, c'est dans le même esprit, dans le même creuset (et dans la même période : « Sierre 1916-Paris 1920 ») que Romain Rolland a pu imaginer et écrire *Clerambault*, « l'un contre tous ». Pour affirmer, somme toute, que la conscience individuelle pouvait échapper à l'aliénation dans la masse collectivisée. Il y a quelque chose d'anarchisant dans le mythe qui se cristallise ici ! L'écho s'en retrouve dans la toute fin du livre de Zweig, datée 1920 : « L'exemple de Romain Rolland nous a prouvé une fois de plus, dans les heures les plus sombres, qu'un seul grand homme qui reste humain, sauve toujours, et pour tous, la foi en l'humanité. » Avec *Romain Rolland vivant* de Jouve, ce sont bien trois livres de foi, de conviction – qu'il ne faudrait pas séparer – qui sont publiés la même année, à Paris, à Francfort, à Londres et à New-York. Cela aurait tout de même dû se remarquer davantage ! Il faudrait également cesser de parler d'hagiographies – car on ne sait pas trop ce qu'on dit. On se débarrasse ainsi de la question essentielle que Jouve soulève pour achever son livre : « Et dans un siècle comme celui-ci, ce peut être un crime, contre la conscience et contre le bien de tout un peuple, que de négliger d'exalter l'âme élevée, là où elle est. »

* * *

Colin et Colette alors, saisis d'un doute affreux, reprirent l'élégant petit livre de Guy Thuillier et cherchèrent, mais en vain, la trace de *Clerambault*. La remarquable trilogie de 1920 y brille par son absence... Perplexes, ils se promirent de trouver quelque explication : on ne pouvait pas en rester là !

automne 2020

Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent outre leurs travaux sur Zweig, ont aussi édité dans *La Pochothèque (Le Livre de Poche)* deux volumes « Romans et nouvelles » d'Arthur SCHNITZLER (1994 et 1996) ainsi qu'un vol. Franz KAFKA : « Romans, Nouvelles Journaux » *ibid.* 2000. Ils ont aussi traduit l'œuvre de Wolfgang HILBIG (*Flammation*, Gallimard, Métailié).

7. Comme dans certains textes courts, comme « Avis aux bibliophiles » ou « Habent sua fata libelli », ou « Les arbres voyageurs », traduits et présentés par nous, in *Pas de défaite pour l'esprit libre*, Albin Michel 2020.